

sont demandés le pourquoi de la volte-face opérée par le premier-ministre entre le 6 janvier et le 12 janvier—pas plus étonnante, du reste, que la pirouette qu'il exécuta du 3 octobre au 13 octobre 1899. Ils se demandent comment M. Laurier a pu, six jours après avoir proclamé la nécessité de conserver l'autorité du Canada toute entière, se résoudre à sacrifier d'un trait de plume l'autonomie de son pays.

On commence à chuchoter, dans les coins sombres — je n'ai pas de raison, moi, pour ne pas parler haut, à la grande lumière — que le gouverneur général a forcé le premier-ministre à prendre cette attitude.

Dissipons tout de suite cette légende.

Les politiciens libéraux qui avaient fait feu et flamme contre l'envoi des contingents en Afrique, lorsqu'ils croyaient que M. Laurier résisterait, — et qui s'en allaient ensuite, penauds, approuver l'envoi des contingents, lorsque le gouvernement eut fait volte-face, — les politiciens libéraux de 1899 créèrent une fable semblable où lord Minto faisait l'ogre de la circonstance.

Quelques propos indiscrets du colonel Hutton donnèrent corps à cette histoire.

Sans doute, lord Minto, plus homme de sport que diplomate, meilleur soldat qu'homme public, aurait, je crois, assez volontiers exécuté un ordre de Londres lui enjoignant de mettre sir Wilfrid Laurier de côté et d'appeler sir Charles Tupper au pouvoir.

Mais cet ordre ne vint pas. On savait à Londres comme à Ottawa, — à Downing Street comme à Rideau Hall — que la conspiration avait beaucoup plus de chances de réussir avec un premier ministre canadien-français.

Du reste, même dans l'exaltation du moment, M. Chamberlain était trop intelligent pour reprendre les vieux procédés de lord John Russell et de sir Charles Metcalfe.

COUP D'ETAT

Lord Grey, infiniment supérieur à lord Minto, lord Grey, en qui je me plais à reconnaître l'un des gouverneurs les plus distingués que nous ayons eus au Canada, le plus remarquable peut-être depuis lord Dufferin; lord Grey ne commettrait jamais la bourde incroyable de donner une arme aussi puissante à sir Wilfrid Laurier.

Comment! mais vous n'avez donc pas encore compris M. Laurier? Vous ne connaissez donc pas encore la puissance

de la souplesse de cet homme? Vous ne concevez pas—lord Grey le sait bien, lui!—avec quelle prestesse et quelle force le premier-ministre se retournerait, dans une suprême évolution, non pas vers nous, mais vers les vieilles phalanges libérales d'Ontario, si le gouverneur-général osait lui mettre le couteau sur la gorge.

Il ne serait plus question, je vous le jure, du "glorieux drapeau", de la "splendide liberté" que l'Angleterre nous accorde, de "Paul de Tarse", etc., etc., Non, non! Ce serait les souvenirs du "family compact", l'appel aux "dear old grits", de Brown et de Mackenzie, "no coercion" ! etc.

Non, lord Grey ne fera jamais de coup d'état. Il n'en menacera jamais le premier ministre. Il sait, mieux encore que lord Minto en 1899, que M. Laurier est un instrument autrement précieux entre ses mains que M. Borden—lequel du reste l'aide beaucoup plus efficacement dans l'opposition.

LORD GREY ET CECIL RHODES

Mais ce qui est vrai, c'est que Monsieur le Comte Grey fut gouverneur de la Rhodésie sous Cecil Rhodes. J'emploie l'expression à dessein; car bien que Cecil Rhodes ne fût le premier ministre de la Colonie du Cap, et qu'il eût cessé, après le "Jamieson Raid", d'occuper aucune position officielle, il resta jusqu'à sa mort l'âme dirigeante de la politique anglo-africaine, avec Chamberlain aux colonies. Et lord Grey fut et est resté l'un de ses disciples les plus fidèles, les plus enthousiastes, les plus enflammés.

Vous savez sans doute que lord Grey est l'un des héritiers de Cecil Rhodes. L'un des quelques hommes, tous remarquables à des titres divers, à qui Cecil Rhodes a légué toute sa fortune, sans condition. Il connaissait si bien leur dévouement et eux possédaient si parfaitement sa pensée et ses desseins, qu'il savait que, lui mort, ils continueraient d'exécuter ses volontés et de faire valoir ses idées.

Certes, messieurs, si la liberté du pays n'était pas en jeu, vous ne pourriez retenir, avec moi, un mouvement d'admiration devant des hommes de cette trempe: — des capitalistes comme Cecil Rhodes, qui, bien au-delà des préoccupations de la fortune, cherchait dans un idéal que je n'aime pas, que je repousse, mais que je ne veux pas repétisser, la grandeur de sa patrie et de sa race; — des aristocrates comme lord Grey, qui